

Conférence

Interculturel et Armée

Note préliminaire

Ce texte a été écrit à partir des notes succinctes que j'utilise pour mes conférences, en « style télégraphique ». il n'est donc pas un verbatim et comporte quelques aménagements par rapport à mes notes. La conférence eut lieu, devant environ deux cents étudiants, dans le grand amphithéâtre de l'Université Paris-Diderot dans le 13^o arrondissement, le 27 octobre 2017.

Cher monsieur Souquet, vous avez choisi d'ouvrir votre cycle sur l'interculturel par ce qu'il en est dans l'armée. Vous auriez pu retenir d'abord « Interculturel et diplomatie » ou « Interculturel et humanitaire ». Je vais donc « ouvrir le feu », comme il sied à un soldat... c'est peut-être la raison de votre choix.

Je sais que vous m'avez approché comme témoin sur la recommandation de mon ami Richard Pétris qui interviendra après moi. J'en suis très honoré.

J'ai servi pendant quarante et un ans, à tous les grades, de sous-lieutenant à général d'armée. C'est la règle dans les armées. Dans tous mes grades successifs, j'ai été directement en contact d'hommes majoritairement jeunes, ce qui m'a permis – j'ose le dire – d'assez bien vieillir et de garder les pieds sur terre. Il n'en est peut-être pas de même pour les cadres sortant de l'ENA ou des grandes écoles civiles qui sont propulsés à trente ans dans les hautes sphères de leur administration ou de leur entreprise, loin des hommes ordinaires et de leurs problèmes, ce qui peut conduire, sinon à un manque d'humanité, du moins à un défaut d'empathie dans l'exercice de leur responsabilités. Je soumets cette réflexion aux jeunes et brillants étudiants que vous êtes.

Mon plan, rien de théorique : trois « cas concrets » que j'ai personnellement vécus :

-L'Algérie, où j'ai servi cinq ans pendant la guerre d'indépendance.

-L'Allemagne où j'ai servi pendant douze ans au total en trois séjours.

-L'ex-Yougoslavie où j'ai commandé la Force de protection des nations-unies pendant neuf mois de juillet 1993 à mars 1994. Conflit dans lequel j'ai été impliqué avant et après ce commandement.

Avant d'entrer dans mon plan, je vous propose un court développement sur le service militaire, appelés et engagés.

Comme vous le savez, le service militaire obligatoire a été suspendu par le président Chirac en 1996, contre l'avis de beaucoup, dont la haute hiérarchie militaire. Outre sa justification première dans l'ordre de la défense, ce service avait le grand mérite d'établir un brassage de douze mois entre des hommes sortant tout juste de l'adolescence, provenant de tous les milieux sociaux et ayant de ce fait des niveaux de culture très divers, allant du quasi illettrisme à baccalauréat plus. On peut donc dire que l'armée, au temps du service national obligatoire, faisait de l'interculturel sans le savoir et elle le faisait bien.

L'armée professionnelle s'est mise en place à partir de 1997 et est aujourd'hui établie. Par rapport à l'armée de conscription, la motivation des engagés est évidemment plus grande puisqu'ils ont choisi ce métier. En revanche, le niveau général moyen des engagés est inférieur à celui des appelés parce que les candidats à l'engagement sont trop peu nombreux – par rapport aux besoins – pour que le taux de sélection soit élevé. C'est pourquoi les cadres de cette armée de métier ont le devoir, non seulement de faire de leurs hommes de bons guerriers, mais aussi de les élever, en savoir, en compétence, en citoyenneté, pour leur donner les meilleures chances de réinsertion dans la vie civile, après un ou deux engagements de quatre ans. Dans l'armée de métier, « L'interculturel », au sens basique, s'entend entre des engagés se situant au bas de l'échelle de culture et des cadres au moins bacheliers pour les sous-officiers et au moins titulaires d'un master pour les officiers issus des grandes écoles.

En conclusion sur ce point, qu'il s'agisse de l'armée de conscription ou de l'armée d'aujourd'hui, l'interculturel qui ne dit pas son nom est une ardente obligation. Le maréchal Lyautey l'écrivait déjà, au début du 20^e siècle, dans son livre *Le rôle social de l'officier*.

1 – l'Algérie

Mon premier cas concret, l'Algérie, où j'ai servi d'avril 1956 à novembre 1958 et d'août 1960 à décembre 1963. Pendant ces deux séjours, j'ai commandé une compagnie d'infanterie, à la frontière tunisienne, dans la région de Souk-Ahras, tenant des postes isolés, en avant des barrages électrifiés. Je n'évoquerai ici que mon premier séjour pendant lequel j'étais responsable d'un douar de 2 000 habitants environ, grand comme un canton français. Terre de petits paysans miséreux vivant dans des mechtas composées de quelques gourbis en pierres sèches, recouverts de chaume, sans eau ni électricité mais non sans mouches et puces innombrables.

Dans tout le douar, pas de routes, pas d'écoles, pas de médecins, aucun véhicule à moteur, aucun tracteur. Une administration lointaine dont la manifestation exclusive était de percevoir l'impôt et d'infliger des amendes aux propriétaires de maigres troupeaux qui, parfois, les faisaient paître dans les forêts domaniales. On ne parle que l'arabe, à l'exception de quelques Anciens Combattants de 1914-1918, de 1939-1945, ou d'Indochine. On n'écrit pas l'arabe puisqu'on ne sait pas écrire. En un mot : le Moyen-âge. Comme pour beaucoup d'autres régions de l'intérieur de l'Algérie, « la civilisation » n'est pas arrivée jusqu'au douar Khedara. Cette sous-culture absolue ne va pas sans dignité dans la misère, avec un sens inné de l'hospitalité, même si elle ne peut se manifester que par un mauvais café qu'on m'offre dans une tasse ébréchée, sur le seuil du gourbi.

Dès mon arrivée dans le douar, j'ai ouvert une école, avec un instituteur-soldat appelé, pour les enfants – garçons et filles – de plus de huit ans, dont les mechtas étaient les plus proches du poste. Aucun de ces enfants ne parlait un mot de français.

Tous les jeudis, je faisais venir au poste les hommes du douar. Je leur tenais un discours simple : j'affirmais, comme c'était le discours officiel, que jamais la France ne les abandonnerait, que la rébellion était dans l'impasse. J'appelais à la reddition des rebelles locaux, comme venait de le faire un commandant de Katiba (compagnie), Adjoul Adjoul, avec toute son unité. J'ai découvert peu après que dans tout le douar on m'appelait Adjoul Adjoul. Mon interprète, Kichi Aman traduisait mal mon propos, ce qui, rétrospectivement, n'était pas grave, compte tenu de ce qu'il en fut de mes promesses.

J'ai enfin créé une harka d'une vingtaine d'hommes, tous originaires du douar. C'était en 1957. Je ne sais ce que ces harkis sont devenus après l'indépendance, en 1962, assassinés sans doute, comme des dizaines de milliers d'autres.

En somme, comme beaucoup de mes camarades dans toute l'Algérie, j'ai tenté, à mon tout petit échelon, avec mes tout petits moyens, de rattraper en quelques années ce que la France aurait dû faire depuis des décennies : apporter ici comme partout « la civilisation », qui commence par l'éradication de la misère.

J'ai voulu rendre compte de ce cas de figure d'un interculturel « au ras des pâquerettes », bien loin de l'acceptation courante de ce terme, à connotation intellectuelle, humaniste, mais fondé sur le même sentiment d'empathie, de fraternité, de partage. En Algérie, les « capitaines de terrain » ont voulu faire ce que des Gallieni et des Lyautey préconisaient en d'autres temps.

Pour mes soldats, cette expérience en terre inconnue, découvrant des gens d'un autre monde que le leur, vivant une situation de misère qu'ils ne pouvaient imaginer, fut un véritable « choc de civilisation ». Ils en gardent le souvenir.

2 – l'Allemagne

Deuxième cas concret : l'Allemagne où j'ai servi douze ans en trois séjours, dans trois garnisons des Forces françaises en Allemagne (FFA). Je n'évoquerai que mes deux séjours au 110^e régiment d'infanterie à Donaueschingen, à la source du Danube, en 1972 - 1974 comme chef d'un bataillon et en 1977 – 1979 comme commandant du régiment.

A côté de ma mission première de préparation au combat contre le pacte de Varsovie, je me suis beaucoup investi, pendant ces deux séjours, dans le développement de liens concrets entre le régiment et la population allemande, alors que la guerre n'était pas si lointaine et les cicatrices encore visibles.

Le premier vecteur de cette action fut le cercle franco-allemand (CFA) par lequel se rencontraient des militaires français et des civils allemands à l'occasion d'activités diverses : conférences, visites, repas. Lors de mon premier séjour, le colonel commandant le régiment m'a chargé de vivifier le CFA, en soutien des deux présidents, un officier français et un civil allemand. A l'époque, je parlais l'allemand assez couramment. J'ai beaucoup perdu aujourd'hui !

Du côté français, je dus me montrer très incitatif pour amener plus de militaires et d'épouses à participer aux activités du cercle. Un assez grand nombre d'officiers parlaient plus ou moins allemand, c'était une des raisons de leur affectation aux FFA. De nombreux sous-officiers parlaient aussi allemand, mariés avec des allemandes au cours de séjours qui étaient plus longs que ceux des officiers. Ceux-là auraient dû être plus nombreux au CFA. Ils y étaient réticent pour de mauvaises raisons : ils appréhendaient de se trouver avec des gens « au dessus de leur classe », officiers supérieurs français ou notables allemands. Je m'efforçai de vaincre ces retenues.

Du côté allemand, il m'apparut rapidement que la connotation « notables » était trop marquée et que, pour beaucoup d'entre eux, la qualité de membre du CFA ajoutait à leur « carte de visite ». C'est pourquoi, avec l'accord du colonel, je procédai à une petite révolution lors de l'assemblée générale, en faisant élire un nouveau président allemand et plusieurs autres administrateurs allemands, à la place de ceux qui y étaient depuis trop longtemps. Cette « manœuvre » n'alla pas sans quelque tumulte et quelques démissions mais, à ce prix, le cercle trouva une seconde jeunesse avec des Allemands que j'avais auparavant

contactés et dont trois couples devinrent plus tard et sont encore nos amis, pour ma femme et moi.

Le CFA renouvelé fut donc le lieu de rencontre de deux cultures que l'immédiat avant guerre et la guerre avaient rendu pratiquement étrangères. Mais je considérais qu'il restait encore trop « élitiste », pas assez « démocratique » et qu'il devait être possible de mieux faire. C'est pourquoi, lors de mon second séjour à Donaueschingen, comme commandant du régiment, tout en m'intéressant de près au CFA, je pris une initiative d'une toute autre dimension : le jumelage de chacune des dix compagnies du régiment avec dix municipalités : celle de la ville de Donaueschingen et de neuf autres bourgs ou villages des environs.

Grosse opération ! Après des contacts préliminaires approfondis et l'accord enthousiaste des maires (bourgmestres), ces dix cérémonies de jumelage furent organisées dans chaque municipalité avec les discours du maire et du capitaine commandant de compagnie (en allemand) et mon propre discours (en allemand). Suivaient les prestations de la musique régimentaire et de la fanfare locale, quand elle existait. Sans oublier la messe, ou la cérémonie œcuménique lorsque la majorité de la population allemande de la municipalité était protestante. Cérémonies concélébrées par l'officiant local et l'aumônier du régiment.

Ce coup d'envoi des jumelages fut suivi – comme c'était l'objectif – de contacts nombreux entre les soldats de la compagnie et les habitants de la commune, à l'occasion de la fête du régiment, de la fête de la commune, de l'aide apportée par la compagnie pour des opérations de déneigement ou de prêt et de montage de tentes pour les événements communaux. En contrepartie, la commune offrait les plus grandes facilités pour les exercices de combat sur son finage, y compris avec les véhicules blindés de la compagnie.

Je puis dire que ces jumelages ont été une grande réussite. Ils restèrent vivants jusqu'à la dissolution du régiment en 2012, soit trente-cinq ans après leur inauguration. Les maires et les capitaines successifs sont souvent devenus des amis. Les contacts entre la population allemande et les soldats ont été amicaux et enrichissants, malgré l'obstacle de la langue, atténué, comme je l'ai dit, par les germophones des compagnies, officiers et sous-officiers.

Une anecdote : après une élection municipale, j'ai rendu visite aux maires des communes jumelées, avec le capitaine concerné, pour les féliciter de leur élection ou de leur réélection. A Grüningen, j'ai demandé au maire réélu, que je connaissais bien, combien il y avait de femmes dans son conseil municipal avant et après les élections. Réponse (en allemand) : « Ah, mon colonel, avant je n'avais qu'une femme, ce n'était sans doute pas assez. Maintenant j'en ai deux, c'est peut-être trop ! ». C'était une boutade, il n'était pas mysogine.

J'ai voulu vous rapporter ce cas concret des jumelages parce que je pense qu'il est un exemple intéressant d'échanges culturels établis dans la durée, concernant tous les membres de deux communautés initialement très éloignées.

Lorsque la dissolution du régiment en 2012 fut connue à Donaueschingen et les environs, ce fut une levée de boucliers des autorités allemandes pour tenter de l'annuler. Une pétition fut adressée au ministre de la Défense à Paris, en vain.

Un certain nombre de cadres officiers et sous-officiers, en particulier ceux mariés à des Allemandes, perpétuent ce cercle franco-allemand par des visites à Donaueschingen mais il ne s'agit plus que d'une réminiscence par rapport à la vigueur des relations avant la dissolution du régiment.

3 – l'ex-Yougoslavie

Troisième cas concret : la guerre en ex-Yougoslavie. Commandant de la 1^o armée, j'avais mission de suivre la préparation et l'engagement des bataillons français en ex-Yougoslavie. J'ai ensuite commandé la Forpronu en ex-Yougoslavie de juillet 1993 à mars 1994. J'ai enfin effectué deux missions en Bosnie-Herzégovine en 1996 et 1998, après la fin des combats. Je connais donc bien cette guerre, ses causes, son déroulement, ses conséquences. J'ai écrit deux livres sur le sujet :

Dans l'œil du cyclone sur mon commandement de la Forpronu.

Demain la Bosnie, synthèse de mes missions en 1996 et 1998.

Je n'évoquerai ici que le sujet qui nous intéresse : l'interculturel, à savoir les relations entre les trois nationalités de Croatie et de Bosnie-Herzégovine, les Serbes, les Croates et les musulmans.

Pourquoi ces trois communautés ont-elles été plongées dans une guerre féroce, de 1991 à 1995 ? Cette guerre est-elle née de l'exacerbation de haines ancestrales entre ces communautés ? Je ne le crois pas du tout, contrairement à l'idée souvent retenue. Je vais dire pourquoi.

Serbes, Croates, musulmans, tous sont des Slaves arrivés dans ces Balkans du Sud au 6^o siècle après Jésus-Christ. Ils ont les mêmes gènes, ils parlent la même langue, avec des nuances selon les régions. C'est l'histoire ou, plus exactement, les interventions d'acteurs extérieurs à ce peuple slave originel qui l'a fragmenté, différencié, écartelé.

Ces acteurs extérieurs, ce sont l'empire austro-hongrois, l'empire ottoman, l'empire russe qui, pendant des siècles, se sont disputés cette terre des Slaves du sud et ont converti à leurs usages et à leurs croyances les territoires qu'ils avaient conquis, perdus, repris, au fil des temps. Ainsi, les Croates ont-ils été faits catholiques sous les Autrichiens, les musulmans... musulmans comme les Turcs, les Serbes orthodoxes comme les Russes. Cependant, il n'y a jamais eu de frontières étanches entre ces communautés qui sont à ce point si souvent imbriquées que ce terme même de communauté est impropre puisqu'il implique une séparation géographique, au moins à l'échelle d'une province ou d'une ville. Or j'ai constaté que dans de nombreuses villes, bourgs, villages, l'église catholique, la mosquée et l'église orthodoxe sont voisines. Les mariages mixtes n'étaient pas rares, particulièrement à Sarajevo, la capitale de Bosnie où les communautés étaient le plus imbriquées. Comme je vais le montrer plus loin par des cas concrets, j'affirme qu'il n'y avait pas d'animosité entre ces différentes communautés et que la Yougoslavie de Tito avait considérablement réduit l'importance des religions dans les relations intercommunautaires. Au contraire, comme il en était au Liban ou au Rwanda avant leurs guerres fratricides, la proximité, la connaissance de l'Autre conduisait à la compréhension, la tolérance, l'empathie réciproques.

Alors pourquoi cette guerre civile en Croatie et en Bosnie-Herzégovine initiée par le pouvoir serbe, suivie par le pouvoir croate et caractérisée par des déportations, des massacres, des viols, dont les musulmans ont été et de loin les principales victimes ? J'ai la conviction que cette guerre résulte de la conjugaison de trois responsabilités :

-celle d'intellectuels ultranationalistes déjantés, serbes et croates, pour lesquels la pureté ethnique est un dogme et dont l'archétype est l'Académie des Sciences et des lettres de l'ex-Yougoslavie.

-celle de dirigeants qui se sont nourris de ces thèses au premier rang desquels Milosevic, le président de la république serbe, Karadzic, le président autoproclamé des Serbes de Bosnie, Tudjman, le président de la République croate.

-celle de militaires dévoyés qui imposaient par les armes ces politiques nationalistes. Les généraux Mladic pour les Serbes de Bosnie et Bobetko et Rosso pour les Croates.

Je voudrais montrer par trois exemples concrets tirés de mes conversations de terrain en 1996 et 1998, quelle différence abyssale il y avait entre l'idéologie perverse des intellectuels, des dirigeants et des généraux serbes et croates d'une part et le vécu des gens dans leurs villes et leurs villages.

1- Stanka, c'est son prénom, a 45 ans. Il est serbe. Il travaillait à la direction des douanes à Sarajevo, avant la guerre. C'est en outre un ancien coureur de demi-fond international. Il a couru avec Boxberger, champion français. En 1992, début du siège de Sarajevo, il est parti à Mokra, son village natal, en zone serbe, à une vingtaine de kilomètres à l'est de Sarajevo, où vit sa mère. Lors de notre rencontre en 1996, il est catégorique : « Pas question de rester (à Sarajevo) sous le contrôle des Turcs (les bosniaques musulmans) et des Oustachis (les croates) ».

-Moi : « Avant la guerre, au lycée, en fac, vous aviez des camarades, des amis, musulmans et croates. Avez-vous repris contact avec eux depuis la fin de la guerre ? »

-Lui : « Oui, on se téléphone »

-Moi : « Mais alors, ce ne sont plus des Turcs ou des Oustachis ? »

-Lui : « Oui, bon, c'étaient mes amis, ils le sont toujours ».

Le discours de cet homme, nationaliste dur, manifeste un véritable dédoublement de personnalité entre, d'une part, ses convictions politiques, idéologiques et, d'autre part, sa relation personnelle à ce qui fut et reste son prochain, ses amis.

Alors que je prenais congé, sa vieille mère, assise derrière une antique machine à coudre Singer, prit pour la première fois la parole :

-« On était pourtant bien ensemble. Il faut que ça revienne ».

Cette dame est plus sage que son fils. J'aimerais que son vœu soit exaucé.

2- La dame croate. Stolac, petite ville d'Herzégovine, au Sud-ouest de la Bosnie.

La région était en majorité croate avant la guerre. Les Serbes puis les musulmans en ont été brutalement expulsés par les milices croates.

J'ai rencontré une mère de famille à Stolac, en 1996 puis en 1998. Elle habitait une maison basse, contigüe, d'un côté avec la maison d'une famille serbe, de l'autre côté avec la maison d'une famille musulmane, toutes deux expulsées. Je demande quelles étaient les relations avec ces familles avant la guerre.

Réponse : « Ma voisine serbe était témoin à mon mariage, ma voisine musulmane s'occupait de mes enfants lors de mes accouchements. Je m'occupe de leur maison, au moins pour maintenir les abords dans un état correct. Je souhaite qu'ils reviennent, avec tous ceux qui ont fui »

Sans commentaire.

3- Rencontre avec Maju à Varès, en Bosnie centrale.

A Varès les musulmans étaient majoritaires. Peu de Serbes. Les Croates ont quitté la ville au début de la guerre, en 1992, de gré ou de force. Maju – c'est son prénom - est mineur en retraite. En 1996 et 1998, on s'est entretenu dans un café, en buvant de la Slibovic, alcool de prune à 50° ou plus. En 1998, les Croates commencent à revenir, 5 000 environ.

Ma question : « Quelles étaient vos relations avec les Croates avant la guerre ? »

« Je suis marié avec une musulmane, mon frère est marié avec une croate, mon autre frère avec une serbe. Comment pourrait-on haïr qui que ce soit ? »

J'ai recueilli des dizaines de témoignages lors de ces deux missions en 1996 et 1998, consignés dans mon livre *Demain la Bosnie*. Dans leur très grande majorité, ces témoignages de terrain apportent la preuve qu'il n'y avait pas de haine entre les communautés Serbe, Croate et musulmane, souvent étroitement mêlées. Ce sont des intellectuels, des politiques, des religieux, des militaires pervers qui ont fabriqué de la haine là où il n'y en avait pas.

Ainsi, en Croatie comme en Bosnie-Herzégovine, le résultat effroyable de cette guerre civile fut le passage brutal et sanglant de l'intercommunautaire, de l'interreligieux et de l'interculturel à la régression nationaliste la plus folle. Un retour à l'avant-guerre est-il possible ? Certains le pensent, surtout des jeunes.

Je dois conclure.

Mon propos a porté sur ce que j'ai personnellement vécu : en Algérie, en Allemagne, en ex-Yougoslavie. Vous l'avez compris j'ai choisi entre deux visions du monde, celle du choc des cultures et des civilisations théorisée par un Huntington et celle de leur convergence, de leur complémentarité, de leur humanisme.

On constate que c'est dans les aires d'interaction, de recouvrement des cultures et des civilisations que l'on trouve le plus de tolérance, de richesse culturelle, d'empathie, comme à Beyrouth et à Sarajevo avant leurs guerres civiles qui adviennent par la volonté de mauvais bergers nourris d'idéologies perverses.

J'ai évoqué ce qu'il en fut en ex-Yougoslavie. Ce fut vrai aussi pour le génocide des Tutsis au Rwanda en 1994. Dans son livre *Dans le nu de la vie*, Jean Hatzfeld rapporte le propos de Sylvie, assistante sociale tutsi, qui se sauvera en s'immergeant dans les marais de Buturé: « Avant la guerre, je ne remarquais aucune différence appréciable entre Tutsis et Hutus. On se fréquentait, on buvait des verres ensemble, on s'entraidait ».

Emile Schoufani, palestinien, citoyen israélien, prêtre catholique, dit la même chose, s'agissant du conflit israélo-palestinien, dans son livre *Comme un veilleur attend la nuit*.

Remontons dans le temps, avec le cas emblématique de l'empire austro-hongrois d'avant 1914. Dans son livre *Nations et nationalisme* de 1995, Bernard Michel décrit une société plurielle : cinq religions, douze langues, autant d'héritages culturels mêlés. Il cite le cas d'un penseur juif de Prague qui parlait le Hochdeutsch (le haut allemand) dans les congrès, le tchèque dans la rue et au café et le Yiddish à la maison. L'Autriche-Hongrie, un système de référence d'une extrême complexité et d'une grande richesse.

Peut-on imaginer l'élargissement, la généralisation à l'échelle du monde de cet idéal culturel après la catastrophe des deux guerres mondiales ? Je le crois. Optimisme utopique ? Je crois que la communication universelle instantanée, la circulation mondiale des informations, des indignations et des exhortations conduit sous nos yeux à l'émergence d'une conscience universelle transcendant sans les effacer les civilisations et les cultures spécifiques.

De plus en plus de femmes et d'hommes prennent conscience d'être des citoyennes, des citoyens du monde, au-delà et au dessus de leur citoyenneté nationale, sans avoir pour autant à les renier.

Les grandes organisations mondiales (ONU – UNESCO) sont pour beaucoup dans cette émergence d'une conscience collective universelle, ainsi que la grande armée des organisations non gouvernementales (ONG), avant-gardes agissantes pour faire avancer l'humanité vers plus de paix et d'harmonie.

Mon optimisme lucide sur une destinée heureuse de l'humanité ne peut que faire sourire les « réalistes » et les sceptiques. Eh bien oui, je me range depuis ma jeunesse au côté des optimistes et des idéalistes, tout en ayant conscience que l'Homme, parce qu'il est libre, peut aussi être fou et décider lui-même de sa disparition.

Oui, je suis avec Erasme contre Machiavel,

avec Kant contre Joseph de Maistre,

avec Teilhard de Chardin contre Huntington.

Je voudrais donner une dernière raison de mon optimisme, c'est l'émergence du pouvoir des femmes dans la marche du monde. Chères étudiantes, lorsque toutes les femmes du monde seront à égalité avec les hommes partout où l'on décide et où l'on gouverne, alors on se parlera au lieu de se battre, on placera la compréhension et la compassion avant la provocation et l'agression.

Louis Aragon, chanté par Jean Ferrat, a dit joliment que vous étiez l'avenir de l'homme. Je crois que vous êtes plus encore, vous êtes l'avenir de l'humanité. Cela justifierait une conférence de clôture de vos rencontres universitaires : **La femme et l'interculturel.**

Merci pour votre attention.

Je serais heureux de répondre à vos questions, et de faire mon miel de vos observations.